



EDGAR MORIN

**LEÇONS
D'UN SIÈCLE
DE VIE**

DENOËL

Leçons d'un siècle de vie

Edgar Morin

Leçons
d'un siècle de vie

DENOËL

Photo : Ulf Andersen/Getty Images Europe

© Éditions Denoël, 2021

Préambule

Qu'il soit entendu que je ne donne de leçons à personne. J'essaie de tirer les leçons d'une expérience séculaire et séculière de vie, et je souhaite qu'elles soient utiles à chacun, non seulement pour s'interroger sur sa propre vie, mais aussi pour trouver sa propre Voie.

L'identité une et multiple

Qui suis-je? Je réponds : je suis un être humain. C'est mon substantif. Mais j'ai plusieurs adjectifs, d'importance variable selon les circonstances ; je suis français, d'origine juive sépharade, partiellement italien et espagnol, amplement méditerranéen, européen culturel, citoyen du monde, enfant de la Terre-Patrie. Peut-on être tout cela en même temps? Non, cela dépend des circonstances et des moments où tantôt l'une tantôt une autre de ces identités prédomine.

Comment peut-on avoir plusieurs identités? Réponse : c'est en fait le cas commun. Chacun a l'identité de sa famille, celle de son village ou de sa ville, celle de sa province ou ethnie, celle de son pays, enfin celle plus vaste de son continent. Chacun a une identité complexe, c'est-à-dire à la fois une et plurielle.

Mon identité une et plurielle

La conscience de mon identité une et plurielle m'est venue progressivement. Mes parents immigrés n'avaient pas d'identité nationale. Ils avaient une identité ethno-religieuse sépharade et une identité de cité, Salonique, oasis paisible dans l'Empire ottoman depuis 1492, où la majorité de la population était juive. À la différence des Grecs, Serbes et Albanais conquis et colonisés par les Turcs, les Juifs y avaient été accueillis et ne subissaient ni exactions des janissaires ni persécutions des Ottomans. Une partie d'entre eux, venus de Toscane (Livourne) au début du XIX^e siècle, y avaient apporté les idées laïques, le capitalisme puis le socialisme. Aussi Salomon Beressi, mon grand-père maternel, était-il ouvertement libre-penseur et enseignait-il une morale sans Dieu à ses enfants. Mon père, jeune, ne rêvait que de Paris. La bourgeoisie sépharade de Salonique parlait le français en sus du vieux castillan, dit « djidio » de l'intérieur et judéo-espagnol de l'extérieur.

Né en France, je n'eus pas de nationalité étrangère en héritage. Mes parents avaient une identité de cité en halo derrière leur nouvelle identité française. Ils parlaient en famille le djidio, jamais avec moi, mais

j'avais cet espagnol dans les oreilles. Je fus surpris en Espagne de comprendre en partie la langue et de la parler plus ou moins mal. Puis je fus très heureux de développer mon usage du castillan en Espagne et en Amérique latine. Cela éveilla en moi, qui me croyais descendant direct des expulsés de 1492 par Isabelle la Catholique, une identité espagnole – identité que de plus je peux revendiquer légalement, ce qui m'a été souvent officiellement proposé.

Je suis devenu français naturellement dans l'enfance puisque mes parents parlaient le français avec moi et, à l'école, mon esprit s'est approprié l'histoire de France. J'ai ressenti mienne cette histoire, avec des émotions fortes à l'évocation de Vercingétorix, Bouvines, Jeanne d'Arc, l'assassinat d'Henri IV, la Révolution, Valmy, la première campagne d'Italie, Austerlitz, Napoléon glorieux et Napoléon déchu à Sainte-Hélène, 1848, 1870, la Commune, la guerre de 1914-1918. Je n'étais nullement conscient des ombres de cette histoire, j'étais imprégné de ses victoires et de ses défaites, de ses gloires et de ses deuils. Et je pâtissais des souffrances subies, notamment durant la guerre de Cent Ans où la France faillit disparaître. C'est pourquoi, enraciné dans cette histoire, je me sens viscéralement français.

En même temps, je découvrais que j'étais juif.

Mes parents, bien que laïcisés, me faisaient participer au dîner de Pâques chez ma grand-mère, célébré en judéo-espagnol en présence du rabbin Perahia. J'avais été circoncis, sans le savoir évidemment, mais mon père ne m'avait pas fait préparer ma bar-mitsva à la synagogue où l'on apprend pour cela un peu d'hébreu et quelques prières. Sur l'insistance d'un beau-frère pieux, il se résigna à un compromis ; il demanda au rabbin de la synagogue de la rue Buffault d'accomplir le rite sans préparation, arguant que j'étais un pauvre petit orphelin. Aussi, je dus répéter les mots hébreux que me soufflait le rabbin et faire une petite déclaration en français disant que je serais toujours respectueux envers ma famille.

C'est surtout au lycée, dans ma classe où il y avait des catholiques, quelques protestants, cinq juifs et des fils de libres-penseurs, que des camarades me demandaient quelle était ma religion. J'étais donc juif, mais cette identité n'avait pas de contenu culturel. Elle était surtout ressentie comme quelque chose d'étrange pour les uns, et de mauvais pour ceux qui avaient hérité de l'antisémitisme de leurs parents.

Bien que je n'aie subi que très peu d'offenses personnelles dans ma jeunesse, j'ai enduré l'antisémitisme extrêmement violent de la presse de droite, puis celui de Vichy, sans que cela mette en cause intérieurement

mon identité française de plus en plus liée à la tradition humaniste allant de Montaigne à Hugo.

Humaniste avant tout

En fait, ma conscience juive se diluait dans ma recherche d'une conscience politique humaniste qui cherchait une voie dans la crise de la démocratie, l'antifascisme et l'antistalinisme. J'avais dix-sept ans quand les nazis privèrent les Juifs allemands de leurs droits civiques et organisèrent la Nuit de cristal, en novembre 1938. Je restais pacifiste, désireux de conserver un point de vue universel plutôt que de souhaiter, parce que juif, la guerre contre l'Allemagne.

Sous l'Occupation, dans la Résistance, après la guerre, l'identité juive se réveillait puis disparaissait. Ayant pris dans la Résistance le pseudonyme de Morin, j'eus après guerre la tentation de changer légalement d'identité, comme le firent certains, mais j'ai maintenu Nahoum sur ma carte d'identité, y faisant ajouter « dit Morin ». Enfin, comme je vivais la tragédie des procès communistes à l'époque, je suivis de loin la guerre d'indépendance d'Israël, heureux que les combattants et les kibboutz donnent un démenti au mythe du Juif commerçant et couard.

Un séjour en Israël en 1965, donc avant la guerre des Six-Jours, me fit découvrir la haine entre Juifs et Arabes. J'abandonnai ma recherche de racines dans cette nation. Puis la domination d'Israël sur le peuple arabe de Palestine m'impliqua à nouveau comme Juif, mais en tant qu'un des derniers intellectuels juifs porteurs d'universalisme et anticoloniaux, donc hostiles à la colonisation de la Palestine arabe. Les articles que j'écrivis à l'époque dans *Le Monde*, où je ne contestais nullement l'existence d'Israël, me valurent d'être traité de traître, voire d'antisémite.

J'ai écrit un livre d'hommage à mon père et à mes ascendants, *Vidal et les siens*¹, ce qui rend ridicule toute accusation de haine, y compris de haine de soi.

Je n'ai jamais contesté le droit à l'existence de l'État israélien et j'ai toujours eu conscience des périls historiques qu'a subi et pourrait subir dans le futur la nation israélienne.

J'ai en revanche critiqué l'action répressive de l'armée ou de la police israéliennes sur les Palestiniens, et j'ai reconnu le droit de ces derniers à un État national, conformément aux résolutions de l'ONU et aux défunts accords d'Oslo. Mon vrai souhait aurait

1. Seuil, 1989.

été celui de Martin Buber d'une nation commune aux Juifs et aux Arabes.

Je sais par expérience historique et vécue qu'un peuple qui en colonise un autre tend à le mépriser. Mais l'on trouve souvent, parmi le peuple colonisateur, une minorité compatissante et secourable, ce qui est ici le cas.

Je considère que je fais plus honneur à l'identité juive par mon œuvre universaliste que ceux qui injurient ou calomnient au nom d'une identité close et exclusive.

Tout en reconnaissant mon ascendance juive et tout en affirmant que je suis du peuple maudit et non du peuple élu, je me définis comme post-marrane, c'est-à-dire comme fils de Montaigne (d'ascendance juive) et du Spinoza anathémisé par la synagogue.

Espagnol, italien, européen

Mon identité espagnole vient du vieux castillan parlé dans ma famille, de mon amour pour le théâtre et la littérature du Siècle d'or, pour García Lorca et Antonio Machado, et surtout de séjours en Espagne, particulièrement en Andalousie, où je retrouvais des nourritures matricielles. Toutefois, mon identité

italienne est devenue très vive, non seulement parce que je me suis senti en Toscane comme en une patrie retrouvée et que je me suis imprégné d'Italie, mais aussi parce que mes familles maternelles Beressi et Mosseri sont de souche italienne. Même les Nahoum furent un temps implantés en Toscane, où l'un d'entre eux participa au Risorgimento. Du reste, ma famille Nahoum obtint la nationalité italienne à Salonique dès que l'Italie devint un État unifié indépendant.

De même que Felipe Gonzales, Premier ministre, souhaita me restituer l'identité espagnole, la ville de Livourne m'offrit d'y être citoyen d'honneur.

Européen, je le devins politiquement en 1973, quand je découvris que l'Europe dominatrice du monde et puissance coloniale inhumaine était devenue une pauvre vieille chose qui avait perdu ses colonies et ne pouvait survivre que sous perfusion du pétrole moyen-oriental. Mais mes espoirs européens se dégradèrent avec la subordination des institutions européennes aux forces techno-bureaucratiques puis financières. Enfin, les divergences entre les ex-démocraties populaires et les nations fondatrices, la pression destructrice des autorités de l'Union européenne sur le gouvernement grec de Tsípras, et l'attitude générale à l'égard des migrants d'Afghanistan et de Syrie achevèrent de me décevoir.

« Qu'il soit entendu que je ne donne de leçons à personne. J'essaie de tirer les leçons d'une expérience séculaire et séculière de vie, et je souhaite qu'elles soient utiles à chacun, non seulement pour s'interroger sur sa propre vie, mais aussi pour trouver sa propre Voie. »

E.M.

À 100 ans, Edgar Morin demeure préoccupé par les tourments de notre temps. Ce penseur humaniste a été témoin et acteur des errances et espoirs, crises et dérèglements de son siècle. Il nous transmet dans ce livre les enseignements tirés de son expérience centenaire de la complexité humaine.

***Leçons d'un siècle de vie est une invitation
à la lucidité et à la vigilance.***

Sociologue et philosophe né en 1921, directeur de recherche émérite au CNRS, docteur honoris causa de trente-huit universités à travers le monde, Edgar Morin est l'un des penseurs majeurs de notre époque. Son œuvre affronte la difficulté de penser la complexité du réel. Il a notamment publié chez Denoël Changeons de voie, Les leçons du coronavirus, ouvrage qui traite de la crise majeure et complexe que nous traversons depuis 2020.



Leçons d'un siècle de vie Edgar Morin

Cette édition électronique du livre
Leçons d'un siècle de vie d'Edgar Morin
a été réalisée le 27 mai 2021
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782207163078 - Numéro d'édition : 379651)

Code Sodis : U37841 - ISBN : 9782207163115

Numéro d'édition : 379655